

Dolores Reyes
MANGETERRE



Mangeterre

Dolores Reyes

Mangeterre

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Isabelle Gugnion

L^Éditions de
L^Observatoire

ISBN : 979-10-329-0867-9
Dépôt légal : 2020, août
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2020
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À la mémoire de Melina Romero et d'Araceli Ramos

Aux victimes des féminicides, à leurs survivantes

« toi qui n'as que des mots doux pour les morts »

Leopoldo María Panero

« Nul ne sait ce que peut le corps. »

Baruch Spinoza

– Les morts ne traînent pas chez les vivants, il faut que tu comprennes ça.

– Je m'en fous. Maman est toujours ici, chez moi, dans la terre.

– Arrête ton char, tout le monde t'attend.

S'ils ne veulent pas m'écouter, j'avale de la terre.

Avant je l'avalais pour moi, parce que j'étais en pétard, que ça les dérangeait et que ça leur faisait honte. Ils disaient que la terre est sale, que j'allais avoir le ventre gonflé comme un crapaud.

– Lève-toi maintenant. Et va te laver.

Après, je me suis mise à manger de la terre pour d'autres qui voulaient parler. D'autres qui étaient déjà partis.

– À ton avis, pourquoi il y a des cimetières ? Pour enterrer les gens. Allez, va t'habiller.

– Je me fous des gens. Maman est à moi. Elle reste ici.

– Tu as l'air d'une souillon. Tu ne t'es même pas coiffée.

Je regarde la chambre, les murs de planches que maman voulait garnir de briques. Les plaques de tôle du toit, bien hautes, grises. Le sol, mon lit et le côté où elle dormait quand mon daron devenait trop chiant.

« Il n'y aura plus personne de ce côté-là », me dis-je en cachant mon visage dans l'oreiller. Maman me coiffait, maman me coupait les cheveux.

– Tu veux qu'on t'emmène de force ? Arrête, abruti. Tu devrais avoir honte de faire des caprices aujourd'hui.

Je me lève d'un bond, mes cheveux dissimulent presque entièrement mon débardeur, un rideau qui frôle ma petite culotte. Je m'accroupis, cherche mes baskets, le pantalon d'hier qui doit traîner par terre. Je garde mes larmes pour moi, pour ne laisser sortir qu'une colère qui me donne l'impression d'être pétrifiée.

Je dois sortir de la chambre pour aller dans la salle de bains. Passer devant les gens qui volètent chez moi comme des mouches. Des voisins fouille-merde qui fument et racontent des conneries.

Walter se serait rebiffé. Personne ne lui casse les couilles, à lui. Maman et moi, c'est fini.

J'enfile mon pantalon, rentre le débardeur à l'intérieur. Je boutonne le jean, monte la fermeture éclair, les yeux rivés sur ma tante. Ce serait bien qu'elle arrête un peu de m'emmerder.

Si je me lève, si je sors de la chambre et marche derrière ces mains qui portent le corps enveloppé de tissu, c'est parce que j'en ai marre, que je veux qu'ils dégagent une bonne fois pour toutes.

Walter ne veut pas venir.

La voir en silence tomber dans un trou béant au fond du cimetière, là où se trouvent les tombes des pauvres. Ni plaque, ni bronze. Avant la roselière, une bouche sèche qui l'avale. La terre ouverte comme une coupure. Et moi qui essaie de la freiner, de la retenir avec mes bras, avec ce corps qui n'est pas plus grand que la largeur de la fosse. Mais quoi que je fasse, maman tombe.

Ma force, insuffisante, n'y change rien.

La terre pleut sur elle comme les coups du daron et je me plaque au sol, comme toujours proche de ce corps qu'on m'enlève, qu'on me vole en quelque sorte.

Et pendant ce temps, les voix prient.

À quoi bon ? Si à la fin, retournée, il ne reste plus que la terre.

Maman et moi, c'est fini.

Elle entre. On la masque. L'oreille à terre, je regarde. Je peux encore respirer. Je croyais que ce serait impossible avec ces côtes qui s'enfonçaient et me griffaient les poumons.

Je garde dans mes cauchemars le son de cet endroit, un ramassis de douleur et de pestilence.

Même le soleil me déroute, il saigne sur ma peau enflammée et mes yeux, brûlants comme si on y avait versé de l'acide, luttent pour ne pas pleurer.

La douleur, un jaune poubelle, jaune fièvre, ou un gris tôle, un gris malade. Seule la douleur semble ne jamais mourir.

Ils vont te laisser ici, maman, tous, même si je ne le veux pas. Même si mes mains ne les laissent pas faire, tu vas rester ici.

Je crois que je ne peux pas grand-chose, juste avaler la terre de cet endroit pour qu'elle ne soit plus mon ennemie, la terre inconnue d'un cimetière qu'on n'a jamais foulé, ni maman ni moi.

Elle reste ici et j'emporte un peu de cette terre en moi, pour, dans le noir, connaître mes rêves.

Je ferme les yeux, pose mes mains sur la terre qui vient de te recouvrir, maman, et la nuit tombe sur moi. Je serre les poings, la prends et la porte à ma bouche. La force de la terre qui te dévore est obscure et a le goût d'un tronc d'arbre. Elle me plaît, me montre, me permet de voir.

Le jour se lève ? Non. C'est le soleil qui éclaire mes yeux et ma peau. La terre semble m'empoisonner.

On me dit :

– Lève-toi, Mangeterre, allez. Lâche-la, laisse-la partir.

Mais j'ai toujours les yeux clos. Je lutte contre le dégoût de devoir avaler plus de terre. Ça ne suffit pas, je refuse de partir sans avoir vu, sans savoir.

Quelqu'un dit :

– Ils n'avaient même pas de fric pour un cercueil ?

Et il m'oblige à ouvrir les yeux.

Maman, tu tombes dans la fosse enveloppée d'un tissu qui est presque un torchon. Qui va me parler à présent ? Sans toi je ne suis rien, je ne veux être personne. La terre me parlera-t-elle ? Elle l'a déjà fait :

On l'a secouée. Je vois les coups même si je ne les sens pas. La fureur des poings qui s'enfoncent et font comme des trous dans la chair. Je vois papa, des mains pareilles aux miennes, des bras forts pour ce poing qui s'est accroché à ton cœur et à ta chair comme un hameçon. Et quelque chose, une rivière on dirait, qui s'en va peu à peu.

Te tuer, maman, et te couper encore tiède de nous deux.

– Lève-toi, Mangeterre, allez. Lâche-la, laisse-la partir.

Première partie

1

Walter a été gentil, contrairement à la tante. Il s'asseyait sur mon lit, écoutait, parlait peu. Il ne se fâchait pas quand je prenais parfois l'oreiller pour dormir par terre, sous le lit, comme si le sommier et le matelas étaient le toit d'une maison construite rien que pour mon corps. Il restait là pendant des heures, avec moi. Il attendait.

J'écoutais les bruits de la maison, je grandissais.

Il arrivait que mon frère me pose des questions sur papa. Il disait « le daron », voulait savoir s'il était venu, si je l'avais de nouveau croisé.

– Je n'ai pas de nouvelles. Je demande à la terre ?

– Non, répondait toujours Walter. Ça va te faire mal.

Un après-midi, j'ai attendu que la tante aille acheter quelque chose à manger et je suis sortie. J'ai cherché Walter dans la chambre voisine. Ils avaient enlevé le grand lit.

« Je suis seule, ai-je pensé. Et si Walter et la tante ne revenaient pas ? »

Je suis allée à la cuisine et j'ai ouvert une conserve de petits pois. Ça me faisait de la peine de les jeter, alors j'ai vidé la boîte sur la table. Un liquide baveux s'est frayé un passage dans le tas qui s'élevait au milieu du plateau. J'ai eu envie d'en manger,

mais non. Je devais avoir le ventre vide. J'ai pris un couteau et en ouvrant le tiroir j'ai vu le décapsuleur de mon daron.

Pour interroger la terre, j'avais besoin d'un objet lui ayant appartenu, or ma tante et Walter l'avaient effacé petit à petit de la maison et de ma vie. Ils n'avaient même pas gardé son lit. J'ai pris le décapsuleur et l'ai regardé, puis, heureuse comme si j'avais détenu un trésor, je l'ai glissé dans la poche de mon short.

Je suis sortie pieds nus, les cheveux lâchés, le décapsuleur dans une poche, la boîte de conserve vide dans une main et le couteau dans l'autre.

Assise sur le sol, j'ai passé la main sur la terre où j'ai planté le couteau et l'en ai retiré. Ça m'a plu. J'ai refait ce geste, mais cette fois j'ai laissé le couteau, essayé de le bouger, d'écarter la terre pour l'ameublir peu à peu. La terre est forte mais n'a pas protesté. Quand elle s'est ouverte, j'y ai posé une main que j'ai refermée. Cette terre dans mon poing, je l'ai déversée sur mon short. À mesure que je labourais la terre en me servant du couteau et de ma main, je l'entassais là. J'ai ensuite tiré le décapsuleur du daron de ma poche et l'ai enfoncé dans le trou. Bien droit, au milieu, et par-dessus j'ai jeté la terre par poignées jusqu'à ce qu'il soit entièrement caché. J'ai essuyé mes mains sur mon short et mes jambes.

Dans cette position, mes cheveux touchaient la terre. Ils avaient la couleur du sol sur lequel je vivais.

J'aurais voulu que sorte ne serait-ce qu'un insecte pour être avec moi, mais ce n'est pas arrivé. J'ai attendu quand même, les yeux rivés sur mes mains, mes jambes et le couteau. Puis j'ai tout retiré, la terre et le décapsuleur, et j'ai pensé à la dernière fois que j'avais vu mon daron s'ouvrir une bière.

Une pensée douloureuse. En rogne, j'ai tout remis dans la boîte.

Je me suis relevée pour rentrer. Une partie du jus des petits pois s'était répandue sur le sol. J'ai tiré une chaise et me suis assise, la

boîte dans une main, la paume de l'autre en dessous. Je voulais y verser un peu de terre, mais tout est tombé d'un coup, terre et décapsuleur. De la terre s'est échappée sur le sol. J'ai porté le reste à ma bouche et l'ai mangé avec tout le désir que j'avais de revoir papa. Elle recouvrait ma langue, je fermais la bouche et essayais de l'avaler. Je sentais qu'en passant de ma main à mon palais la terre changeait, prenait vie, qu'en moi c'était une amie, et je continuais de la manger. Quand j'ai eu fini, il ne restait plus que le décapsuleur. Je l'ai léché jusqu'à ce qu'il soit propre.

Et quand j'ai eu le ventre lourd de terre, j'ai fermé les yeux.

*

* *

– Papa est vivant, ai-je annoncé plus tard à Walter et à la tante, quand je les ai vus debout, à me fixer. Je pensais qu'ils seraient contents, mais non. Ils ne parlaient pas. À croire qu'ils étaient gelés. Je me suis précipitée sur Walter pour l'enlacer.

– Sale gosse, qu'est-ce que tu as fichu, bon sang ? a demandé ma tante en m'empoignant le bras pour me séparer de mon frère.

– Walter, papa est vivant, ai-je répété alors qu'elle me tirait en arrière.

Mon frère s'est approché et m'a prise par la main. Il m'a emmenée dans la salle de bains et m'a lavé les jambes avec une éponge, en laissant le robinet ouvert. Pendant qu'il me frottait les bras et les mains, il m'a fait promettre de ne plus jamais manger de terre.

J'ai promis et il m'a caressé la tête. J'ignorais s'il était plus grand ou si c'était moi qui, dans cette position, sa main au-dessus de moi, devenais plus petite.

– Maintenant brosse-toi les dents, a-t-il dit en me laissant seule.

Je me suis regardée dans le miroir et j'ai souri : j'avais les dents couvertes de boue. Ça m'a rappelé papa quand il fumait ses clopes, l'odeur et la noirceur de sa bouche. J'ai pensé qu'ils voulaient l'oublier et que c'était peut-être le mieux à faire. J'ai tourné le robinet, passé la brosse sous l'eau avant d'y mettre un peu de dentifrice, de remouiller le tout et de commencer à broser.

De retour dans la cuisine, j'ai fait une dernière tentative :

– Ton frère est vivant.

La tante s'est retournée et m'a regardée, furieuse. Elle a sorti son paquet de clopes de la petite poche de son jean.

– Tu es dégoûtante. Si je te vois encore une fois bouffer de la terre, je te brûle la langue avec le briquet.

J'ai eu tellement peur que, pendant un moment, je n'ai même plus osé la fouler, alors j'essayais de ne jamais sortir pieds nus. Quand j'avais envie d'en manger, j'avalais de la nourriture bouillante, dès que la tante la retirait du feu. Je n'attendais pas. Je m'en remplissais la bouche et sentais la muqueuse de mon palais se couvrir d'ampoules. La langue brûlante, je devais ensuite avaler un verre d'eau après l'autre. Je m'empiffrais et mes envies de terre disparaissaient. Le lendemain je mangeais à peine, pouvais à peine parler.

À l'école, au bout d'un moment, ils ont arrêté de nous faire chier. Il n'y avait plus de terre dans mon sac à dos pour salir mes cahiers pendant que des rires étouffés fusaient. Plus de papiers d'*alfajores* – ceux que j'aimais et ne pouvais pas m'acheter – remplis de terre sur ma table. Juste quelques regards, de temps à autre, et un grand silence.

Et tout, sans la terre, s'est bien passé.

Jusqu'au jour où Ana, la maîtresse, n'est plus venue.